

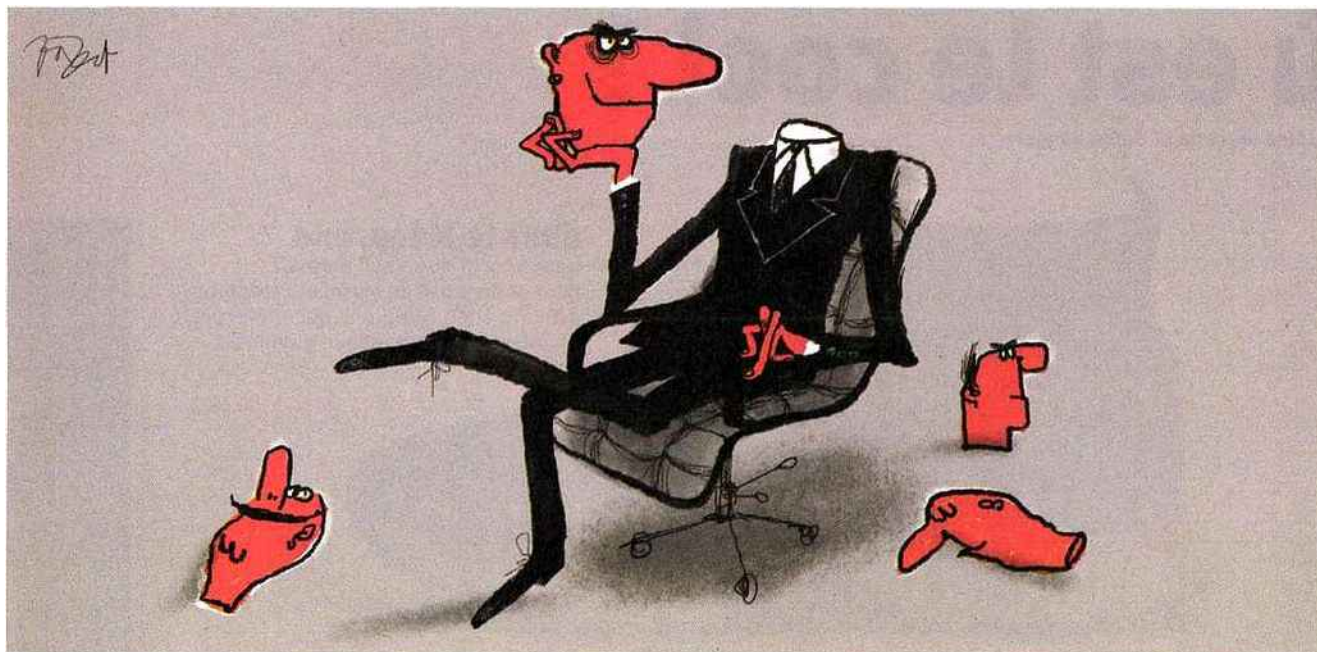


## ESSAI

# Timothy Morton

Écrit d'une traite il y a une petite dizaine d'années, *La Pensée écologique* du philosophe Timothy Morton est enfin traduit en français. Dans ce texte radical (mais aussi plein d'humour) mêlant art et écologie, ce proche de la philosophie de Bruno Latour nous invite à revoir nos outils conceptuels pour comprendre la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés. Pour Morton, il faut nous affranchir du concept de nature pour appréhender le monde dans son universalité. Et si les humains n'étaient plus le centre du monde ? D. D.

**La Pensée écologique** (Zulma), traduit de l'anglais (G.-B.) par Cécile Wajsbrot, sortie le 7 février



# préavis de greffe illimitée

Le neurochirurgien Sergio Canavero propose de greffer la tête d'un homme sur le corps d'un autre. Il affirme avoir déjà réussi cette prouesse technique sur un singe.

**M**ais comment distinguer le greffé du greffon ? En Chine, où les considérations éthiques sont plus souples qu'ailleurs, le docteur italien Sergio Canavero a mis au point, avec l'aide d'un professeur chinois, une technique pour souder la tête d'un animal sur le corps d'un autre. Il a réalisé plusieurs fois déjà cette délicate opération sur des souris, mais voilà qu'il s'attaque maintenant à plus gros et à plus proche de l'homme : le singe. Et il ne s'agit pas simplement de coller la tête sur le corps, de suturer le pourtour du cou et d'attendre que la soudure se fasse. Il faut patiemment réaliser "la fusion des moelles épinières du donneur et du receveur. C'est la clé de voûte de l'intervention", a confié le médecin à *Sciences et avenir*.

Cette fusion nécessite l'adjonction de molécules PEG (poly-éthylène-glycol), capables de rabibocher les fibres nerveuses des deux moelles épinières, celle du donneur (le corps) et celle du receveur (la tête). Canavero jure que les souris ont retrouvé leurs capacités motrices après l'intervention. Prochaine étape, en 2017 : tester la technique sur un humain, en l'occurrence Valery Spiridonov, un Russe d'une trentaine d'années victime d'une maladie qui ratatine son corps. Ne revenons pas sur le débat éthique. On greffe déjà avec succès, et pour le meilleur, différents organes. On le fait aussi avec différents membres. Alors, pourquoi l'idée de tout greffer d'un coup poserait un problème ?

Ce qui dérange, c'est d'imaginer s'emparer du corps entier d'un autre, sans doute. Et pourtant, en matière d'imagination, la fiction l'a envisagé depuis longtemps. Alex Murphy, dont il ne reste plus grand-chose après une tentative d'assassinat, garde sa tête mais prend

le corps d'une machine, dans *Robocop*. L'écrivain Hubert Haddad raconte dans son dernier roman, *Corps désirable* (Zulma), l'histoire du docteur Cadavero (tiens...) qui colle la tête de Cédric Allyn-Weberson sur un corps étranger et décrit les sensations d'un homme doté d'une nouvelle anatomie. Le genre de roman qui, il y a seulement quelques années, aurait gravement souffert d'un manque de vraisemblance, à classer dans la catégorie fantastique et fantaisiste. Ainsi, il n'y avait que H.G. Wells pour penser qu'un jour l'histoire de son *Ile du docteur Moreau* (1896) dans laquelle un savant fou transformait des bêtes (porcs, pumas, singes) en hommes par des opérations chirurgicales n'aurait bientôt rien d'extraordinaire.

**Songez d'ailleurs aux avantages de telles manipulations.** Les couples fusionnels pourront l'être vraiment à fond. Et pourquoi interdire à un humain de souder sa tête au corps d'un lion ? Voilà pourtant un magnifique sphinx. Il ne sera pas incongru de voir des dauphins bipèdes nager de conserve avec d'authentiques sirènes. Les chevaux se verront pousser des ailes, ou une corne sur le front. Notre monde n'aura alors plus rien à envier aux vieux mythes. Il nous faudra en inventer d'autres.

**Nicolas Carreau illustration Vincent Boudgourd pour Les Inrockuptibles**

**pour aller plus loin**

Les explications du docteur Sergio Canavero  
[youtube.com/watch?v=FmGm\\_VVklvo](https://www.youtube.com/watch?v=FmGm_VVklvo)



Capture d'écran du clip de Cerrone - Supernature (1977)

ARTS

# Les "hyperobjets", le superconcept qui révolutionne la pensée écologique

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez notre politique de confidentialité et l'utilisation de cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt et vous permettre l'utilisation de boutons de partages sociaux. [En savoir plus et gérer ces paramètres.](#)

Accepter



PAR Ingrid Luquet-Gad - 21/11/15 23h37

Abonnez-vous à partir de **1€**

**A la croisée entre l'Ontologie Orientée Objet et la pensée écologique, le philosophe Timothy Morton nous explique pourquoi il faut renoncer à croire que l'homme est au centre du monde et comment l'art peut nous y aider. Entretien.**

Clairement, le titre de cet article pêche par excès de superlatifs. A cela pourtant, il y a une raison justifiable. Car il y sera questions de très grosses choses (hyper-, super-, et même méga-, donc), celles qui le sont tant et si bien que nous peinons à les imaginer : la biosphère, par exemple. Ou encore, le réchauffement climatique, dont nous commençons tous à percevoir les effets sans que celui-ci, en tant que tel, ne puisse être circonscrit. Pourtant, que son ampleur dépasse l'entendement humain ne signifie pas que le phénomène n'existe pas, mais révèle combien nos catégories pour penser le monde se révèlent inadaptées face à l'irruption incontestable d'une nouvelle réalité.

C'est au philosophe Timothy Morton que l'on

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez notre politique de confidentialité et l'utilisation de cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêt et vous permettre l'utilisation de boutons de partages sociaux. [En savoir plus et gérer ces paramètres.](#)

Accepter



Mercredi 2 Octobre 2013

tendance



## Le culte du mois

Entre rééditions et inédits retrouvés, cet automne nous abreuve de livres cultes. Entre autres, la réédition d'**Epépe**, un roman hongrois délirant.

**R**oman hongrois paru en 1970, best-seller traduit en vingt langues (et pour la première fois en France en 1990), *Epépe* est le genre de pépite que se repassent les écrivains, mais qui, pour Dieu sait quelles raisons obscures, n'a jamais trouvé le chemin vers la reconnaissance de masse. Préfacé par Emmanuel Carrère en 2005, il reparait aujourd'hui, nouvelle occasion de découvrir le monde étrange de Ferenc Karinthy.

Budaï, linguiste émérite, en route pour un congrès à Helsinki, échoue dans une ville inconnue. On y parle un langage "étrange et inouï", partout des gens se massent

en d'interminables files d'attente ou suivent des inscriptions indéchiffrables. "Ne pas se laisser aller, c'est l'essentiel", se convainc d'abord l'universitaire. Par tous les moyens, il tente d'établir le contact, interpelle des passants dans la rue, s'adresse à eux dans chacune des dix langues qu'il maîtrise, mime un avion en espérant qu'on lui indiquera la direction de l'aéroport...

A chaque essai, c'est un nouvel échec : le dialecte résiste à toutes ses tentatives d'apprentissage, les habitants de cet "océan étranger" dont il ne connaît même pas le nom se montrent affreusement butés dans leur refus de communiquer. Chaque

acte banal du quotidien (acheter à manger, payer sa note d'hôtel) se mue en une lutte grotesque et humiliante. Malgré son acharnement, chaque jour grignote un peu de son entrain, entame un peu plus sa certitude de trouver un moyen de se tirer de cette imbécile méprise. Même la ravissante liftière de son hôtel, dont il peine à comprendre jusqu'au prénom ("Bébé", "Diédié", "Dédé", "Epépe"?), et avec qui il parvient à instaurer un rapport de séduction, ne semble pas vouloir l'épauler dans ses tentatives désespérées de déchiffrer cet idiome absurde.

Forcément kafkaïen, *Epépe* évoque *After Hours* ou *Un jour sans fin*, ces films anxiogènes

où l'intelligence et le sens logique sont piétinés par un monde devenu soudain hostile. Formidable épopée solitaire, le roman devient l'allégorie de la résistance à l'avalissement, à mesure que l'humanité du pauvre Budaï, fracassée sur un mur d'incompréhension, se tarit. L'humain n'est rien sinon un être social, clame Karinthy, le salut, c'est les autres, qui nous préservent de l'isolement et de la folie.

**Passionnant et actuel, Epépe est d'autant plus fascinant** à l'heure où l'ultracommunication creuse ensevelit tout. Dans sa préface, Emmanuel Carrère évoque le cas d'Andras Toma, cet Hongrois capturé par les Soviétiques en 1944 et retrouvé en 2000 dans un hôpital psychiatrique en Sibérie. En cinquante-quatre ans d'emprisonnement, il n'avait pas appris un mot de russe. Aurait-il eu l'intelligence, ou la vigueur, nécessaire pour dialoguer avec ses geôliers, il aurait sans doute été libéré. Mais, même si le héros d'*Epépe* n'arrête jamais d'essayer, lui non plus ne parvient jamais à se faire comprendre. Et comme Andras Toma, il lui est impossible d'exister dans cet univers étranger, faute de pouvoir parler.

**Clémentine Goldszal**

**Epépe** de Ferenc Karinthy (Zulma), traduit du hongrois par Judith et Pierre Karinthy, 288 pages, 9,95 €



Hebdomadaire  
T.M. : 70 783

☎ : 01 42 44 16 16  
L.M. : N.C.

INROCKUPTIBLES (LES)

MERCREDI 23 JUIN 2010

### Ricardo Piglia Argent brûlé

Zulma, traduit de l'espagnol (Argentine)  
par François-Michel Durazzo,  
224 pages, 20 €

Récit sous adrénaline d'une  
cavale sanglante. Dans la veine  
de *De sang-froid* de Capote.



Buenos Aires,  
mercredi  
27 septembre 1965,  
15 h 11. Une voiture  
lancée à toute allure  
pile net et bloque

un convoi de fonds. Le visage  
couvert d'un bas, 45 Beretta  
à la main, deux types sautent  
sur le trottoir, mitraillent  
la fourgonnette et s'emparent  
du magot. La fusillade dégénère,  
des flics et des passants se font  
tuer. Pour les braqueurs, la  
cavale commence. Dans *Argent  
brûlé*, le romancier argentin  
Ricardo Piglia s'empare  
de ce fait divers sanglant et le  
transforme en road-trip nerveux  
et speedé. Etonnant de la part  
de cet héritier de Borges, auteur  
de romans oniriques et érudits  
comme *La Ville absente*. Chez  
lui, le polar accède au statut  
de tragédie ; l'issue est connue  
dès les premières pages : fatale.  
Quelques références à la tragédie  
grecque émaillent d'ailleurs  
le livre, comme l'évocation  
d'un article d'*El Mundo* consacré  
au braquage et titré "*Hybris*".  
Galvanisé par la coke, le gang ne  
défie pas les dieux mais la police,  
dans une course à sa propre  
perte. Le fait divers élevé  
au rang de mythe, de légende.  
Cette équipée sauvage à base  
de sexe, violence et défonce,  
entraîne les malfrats de Buenos  
Aires à Montevideo. Une fuite  
hallucinée de planque en planque,  
sous adrénaline. A la manière  
de Truman Capote dans *De sang-  
froid*, Piglia multiplie les points  
de vue, croise les sources  
(témoins, journalistes, rapports  
de police...) et les juxtapose en  
un collage kaléidoscopique qui  
donne son rythme au roman.  
Adeptes des récits à tiroirs,  
il consacre à chaque personnage  
un portrait fouillé, microfiction  
à part entière qui fait entrer le  
lecteur dans la psyché des tueurs  
et des victimes. *Argent brûlé*  
se lit aussi comme une chronique  
de l'Argentine post-péroniste  
avec une police archibrutale,  
une administration corrompue  
et une concupiscence généralisée.  
Piglia dézingue tout le monde  
dans ce roman noir qui tient  
aussi de la critique sociale et  
politique. Le ton est déjà donné  
par la citation de Brecht en  
exergue : "*Il y a pire que braquer  
une banque : en fonder une.*" E. P.